



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 12 (1984)

DOI: 10.11588/fr.1984.0.51609

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Malheureusement G. Mühlpfordt n'explique guère pourquoi ils se sont tus après 1738. – Si la philosophie de Wolff avait d'abord séduit par sa rigueur, entre 1730 et 1760 elle fut soumise à un examen critique, notamment en ce qui concerne sa méthode. Cette critique est surtout liée aux noms de Rüdiger, Crusius et Kant, avec lesquels la philosophie, pour Wolff science des possibles, devenait une science basée sur l'expérience, comme le montre R. CIAFARDONE. En étudiant l'écho que la philosophie de Wolff avait trouvé dans les universités allemandes, N. HAMMERSTEIN voit les chaires des pays protestants occupées par Thomasius et ses élèves; si, malgré l'hostilité des Jésuites, la situation était meilleure dans les universités catholiques, c'est que les princes catholiques avaient vu dans la philosophie de Wolff un moyen de rattraper l'avance économique, culturelle et intellectuelle des pays du Nord, qu'ils attribuaient à l'éthique protestante. N. HINSKE par contre s'oppose à tous ceux qui tentent de marginaliser Wolff en le présentant comme tourné vers le passé; pour lui il occupe une place vraiment centrale dans l'Aufklärung, de sorte qu'on ne saurait la comprendre sans son œuvre. Grâce à ses disciples, les uns orthodoxes, les autres se montrant seulement réservés quant à la méthode mathématique, il a marqué l'esprit de son temps, d'autant plus que son rayonnement dépassait largement l'université, comme il ressort du rôle qu'il a joué dans les sociétés secrètes et dans les revues dirigées par exemple par Eberhard, Meiners et Engel. Il a légué à l'Aufklärung sa rigueur et sa confiance en la raison, élargissant en même temps l'horizon philosophique. Avec sa philosophie systématique, il a dominé la ›Hochaufklärung‹. Mais le schéma de l'Aufklärung que présente N. Hinske à la suite de Wundt tient-il suffisamment compte de la complexité de l'époque, des influences et des courants divergents?

Si le colloque a donné lieu à un débat, il n'en reste pas trace ici; de ce fait les divergences, sensibles dans les différentes contributions, notamment concernant la méthode mathématique, la portée du rationalisme et de l'empirisme ou de la réception, n'ont pas été aplanies. Il eût été intéressant d'analyser le problème des langues, puisque, allant dans le sens contraire de l'histoire, Wolff écrivit d'abord en allemand, dans le désir de s'adresser, par delà les universitaires, aux profanes. C'est en cela qu'il fit œuvre de pionnier de l'Aufklärung, tout comme Thomasius. Mais a-t-il vraiment atteint les milieux petit-bourgeois, voire ›plébéiens et paysans‹, comme le laisse entendre Mühlpfordt? On aurait au moins aimé avoir des preuves. Puis Wolff recourut au latin, dans l'espoir de s'adresser ainsi non seulement à l'Europe cultivée, qui parlait français, mais à l'humanité entière. Là aussi il eût été intéressant d'apprendre si c'était grâce aux éditions latines que sa philosophie s'était répandue jusqu'aux Amériques et quel rôle ont joué les traductions ou l'abrégé français comme la ›Belle Wolfienne‹. Mais dans ce recueil, nous nous mouvons dans le seul domaine des idées; si l'arrière-plan historique et social avait été plus présent, l'ambiguïté de la philosophie de Wolff, qui, non sans raison, n'est manifeste que lorsqu'il traite de l'Eglise et de l'Etat, les deux sujets tabous de l'époque, aurait été mieux perçue. Néanmoins, même tel quel, le recueil est suffisamment riche et neuf, non seulement en ce qui concerne Wolff, mais aussi la philosophie de l'Aufklärung.

Gonthier-Louis FINK, Strasbourg

Otto BARDONG (Hg.), Friedrich der Große. Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1982, XXI-580 p. (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte der Neuzeit, Freiherr vom Stein-Gedächtnisausgabe, 22).

Les quelque 350 textes présentés sont empruntés, directement ou indirectement, à d'anciennes éditions, classiquement connues, dont les ›Œuvres de Frédéric le Grand‹ (éd. J. H. Preuss) et la ›Politische Correspondenz Friedrichs des Großen‹ (éd. R. Koser, G. Volz etc.) fournissent à elles seules presque les deux tiers des documents choisis. Un troisième principal contingent,



centré sur la politique intérieure est tiré du volume des ›Publikationen aus den Königlich Preußischen Staatsarchiven‹, dû à R. Stadelmann. Une trentaine d'autres ouvrages cités ne diversifient guère les références qu'à concurrence de 1/3. Edition de deuxième ou de troisième main, le livre n'affiche pas non plus de prétentions véritablement érudites au niveau de l'appareil critique. En tiennent lieu quelques pages introductives assez générales sur le règne de Frédéric II, outre, en annexe, un tableau généalogique de ses proches et un répertoire des personnes citées. L'auteur n'en offre pas moins là une œuvre originale et utile, en réunissant en forme maniable et accessible des textes jusqu'alors dispersés dans les grandes éditions sérielles, compartimentées par correspondants et par thèmes. Maints lecteurs allemands (moins que les Français...) apprécieront sans doute que beaucoup de textes originaux français de l'hôte de Sans-Souci soient présentés en traduction allemande.

La distribution des documents, strictement chronologique, marque, il est vrai, des accents d'intensité assez contrastés. Sont représentées les années 1717, 1727–1728 et 1730–1786. Près des 3/4 des textes portant sur le règne même, concernent les 20 années (sur 47) allant du début de la guerre de Succession d'Autriche à celui de la guerre de Sept Ans (1740–1759). Dans la ventilation des correspondants de Frédéric, une part de choix revient à sa chère sœur Wilhelmine, suivie par son frère Auguste-Guillaume puis par Voltaire. D'une façon générale, les correspondants privés du souverain (parents et amis ›philosophiques‹) sont privilégiés par rapport à ses correspondants politiques officiels, ce qui a l'avantage de le révéler sous son jour le moins fardé. La correspondance proprement dite est entrecoupée, à concurrence d'un tiers, de textes d'intérêt général, tel le Testament politique de 1752, les Principes généraux d'art militaire de 1753, le Règlement scolaire de 1763, les Considérations sur l'état politique de l'Europe de 1782 (en bilingue), et différentes lettres de tiers à et sur Frédéric: à ce dernier égard, les témoignages d'observateurs diplomatiques étrangers, publiés in fine, sont particulièrement vivants.

Quant à la forme, ces documents abondent, on l'imagine, en illustrations du style administratif de Frédéric, de son attention à ›programmer‹ le comportement de ses subordonnés, en prévoyant à l'avance tous les cas de figure imaginables (cf. ainsi, doc. 194 et 222), de sa chasse aux mots superflus (doc. 321: *Gleich ad rem zu kommen, und nicht 100 Wörter zu einer Sache zu gebrauchen, die mit 2 Wörtern gesagt werden kann*), enfin de la brutale franchise, avec laquelle il tance chacun, – l'›ânerie‹ et la ›sottise‹ d'un président de Chambre (doc. 352), le ›ridicule‹ de son ambassadeur à Paris (doc. 171) ou *les c...* (militaires) de son propre frère Auguste-Guillaume (doc. 230)!

Quant au fond, les contemporains se sont largement accordés sur le caractère ›impénétrable‹ de Frédéric, – *undurchdringlich*, selon le diplomate saxon Suhm (p. 541), *ein Rätsel*, d'après le Français Valory (p. 554), confirmé par son homologue britannique: *Der König von Preussen besteht aus lauter Gegensätzen* (ibid.). En matière de politique étrangère, l'on remarquera le document 11, où il confesse, dès 1731, l'expansionnisme le plus cynique (*me proposant, comme Alexandre, toujours de nouveaux mondes à conquérir...*) et ce, au mépris même de tout réalisme, lorsqu'il envisage l'absorption du Mecklembourg ›sans autre cérémonie‹ (ibid.), – idée reprise dans le Testament politique de 1752 et étendue à la Saxe (p. 221–222)! Et pourtant, le même Frédéric – et jusque dans le même Testament (p. 227), semble admettre que les jalousies de l'équilibre européen se conjugueront pour assurer la survie du système d'Empire, et il garde un certain souci moral (même en correspondance privée) à se justifier de son attaque contre la Saxe en 1756 (doc. 212: *Ich bin unschuldig an diesem Kriege*). Le point fort du recueil de O. Bardong porte précisément sur cette problématique de guerre préventive de 1756, à laquelle 48 textes sont consacrés. L'on regrettera peut-être un certain déséquilibre, d'ailleurs avoué par l'auteur (p. 10: ›Das Verhältnis zu den anderen deutschen Staaten tritt gegenüber dem europäischen Aspekt in der Auswahl zurück‹), privilégiant un peu trop la ›grande politique‹ des années les plus tumultueuses, et réduisant à une part insignifiante l'inflexion conservatrice ultérieure de la



diplomatie Frédéricienne, derrière l'alibi »presque sincère« de la défense du système d'Empire. La Ligue des Princes n'apparaît guère. L'ambiguïté de la pensée politique de Frédéric aurait trouvé là des illustrations dignes d'intérêt.

Les documents proposés éclairent également bien l'éclectisme de Frédéric, en matière religieuse. Il se situe parfois au-delà de ses amis encyclopédistes – il est plus athée que déiste (p. 557), et ne croit même pas, à l'encontre de Voltaire, à l'utilité sociale de la religion (doc. 284); mais il n'hésite pas à se faire le dernier défenseur des Jésuites, dont il apprécie les services pédagogiques, notamment en Silésie (doc. 311), et sait se plier aux exigences du confessionnalisme politique; il blâme la conversion du prince héritier de Hesse-Cassel (doc. 187a) et veille au maintien de l'image protestante de sa Maison (p. 559).

Sur le plan culturel, l'on retrouvera ici les textes bien connus, où il étale son mépris pour son propre peuple, sans goût ni langue (sic) (doc. 317). Ce qui ne l'empêche pas de considérer que le seul moyen de civiliser ses sujets polonais est de les mâliner d'Allemands (*sie mit Teutsche zu meliren*) (doc. 303)!

Le personnage retrouve une unité plus assurée, comme chef de l'»Entreprise Prusse«. La disposition chronologique des textes met en valeur la constance de ses préoccupations sur ce plan. En pleine campagne militaire de 1757, il trouve le temps de s'occuper de l'implantation de la pomme de terre en Silésie (doc. 224). L'œuvre du despote sous son jour le plus authentiquement »éclairé« – en matière scolaire et économique – est particulièrement prise en considération dans la dernière partie de l'ouvrage.

Au total, sans prétendre apporter rien d'inédit, et avec la part d'arbitraire inhérente à tous »morceaux choisis«, cette anthologie offre à la fois une lecture vivante et agréable au grand public peu soucieux de se plonger dans les 47 volumes de la »Politische Correspondenz«, et même aux historiens, un instrument déjà substantiel de »ressourcement«.

Jean-François NOËL, Nantes

Charles Coulston GILLISPIE, *The Montgolfier Brothers and the Invention of Aviation 1783–1784. With a Word on the Importance of Ballooning for the Science of Heat and the Art of Building Railroads*, Princeton N. J. (Princeton University Press) 1983, XI–210 S.

Die Geschichte der ersten Ballonfahrten ist oft erzählt worden. 1783 wurden in Frankreich innerhalb weniger Monate zwei Systeme verwirklicht, die den alten Menschheitstraum vom Fliegen Wirklichkeit werden ließen: der Heißluftballon der Brüder Etienne und Joseph Montgolfier und der Wasserstoffballon von Jacques Charles. Schon Ende 1783, fortgesetzt 1784, erschien die erste Chronik dieser spektakulären Ereignisse, die »Description des expériences de la machine aérostatique de MM de Montgolfier et de celles auxquelles cette découverte a donné lieu« von Barthélemy Faujas de Saint-Fond. Seitdem ist die historische Ballon-Literatur mächtig angeschwollen, und wie zu erwarten war, war auch die 200jährige Wiederkehr jener denkwürdigen Ereignisse ein willkommener Anlaß zu mehreren einschlägigen Neuerscheinungen.

Pünktlich zum 200. Geburtstag des ersten unbemannten Heißluftballons, den die Brüder Montgolfier am 4. Juni 1783 in Annonay vor den Ständevertretern des Vivarais aufsteigen ließen, erschien auch das vorliegende Werk des amerikanischen Wissenschaftshistorikers Charles C. Gillispie. Dennoch ist es keiner der üblichen Jubiläums-Prachtbände, obwohl die zahlreichen und sehr ansprechenden Abbildungen diese Vermutung zunächst nahelegen.

Gillispie hat die verschlungenen Wege verfolgt, die der handschriftliche Nachlaß der Montgolfiers im 19. und 20. Jh. zurückgelegt hat, und er stieß dabei nicht nur auf umfangreiche und bisher kaum ausgewertete Bestände im Pariser Musée de l'Air und in den Archives départementales de l'Ardèche in Privas, sondern auch auf zahlreiche Papiere, die noch immer im